



IBERICA VIII

[Daniel-Henri Pageaux](#)

Klincksieck | « [Revue de littérature comparée](#) »

2022/1 n° 381 | pages 99 à 117

ISSN 0035-1466

ISBN 9782252046661

DOI 10.3917/rlc.381.0103

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2022-1-page-99.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Klincksieck.

© Klincksieck. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Étude critique

Iberica VIII

Les ouvrages qui vont faire l'objet d'une recension dans ce nouvel Iberica me sont tous arrivés, dédiés, au fil de l'année 2021 — l'année du centenaire de la *RLC*, mais aussi la deuxième (j'aimerais dire seconde) année d'une pandémie qui a multiplié les contacts à distance et les échanges épistolaires. Ce sont tous des travaux de collègues et d'amis. À cette relation tout à la fois fortuite et personnelle, entre auteurs et recenseur, s'en ajoute, curieusement, une autre : à deux exceptions près, la dimension comparatiste qui retiendra notre attention se situe à l'échelle de l'individu.

C'est d'abord la traduction, ou plutôt l'équation personnelle du traducteur — en l'occurrence d'une traductrice d'un des chefs-d'œuvre du Siècle d'Or espagnol, ce sont ensuite des choix subjectifs dans l'élaboration d'un « dictionnaire », consacré à Cervantès, un ouvrage de synthèse ouverte, vagabonde, au gré des entrées successives. Ce sont aussi les approches d'un mouvement esthétique — le néo-réalisme au Portugal — mais à travers le prisme d'individualités et d'inflexions originales ; ce sont encore les émergences diverses d'un esprit comparatiste saisi au sein d'une collectivité reconstituée — écrivains, critiques, intellectuels en Catalogne. C'est enfin l'hommage rendu à un Argentin revenu à ses origines « mitteleuropéennes ».

Quant aux deux exceptions annoncées, l'étude « d'exils, d'images de l'étranger et d'intertextualités » dans les lettres portugaises nous ramène à des destinées et à des œuvres singulières, marquées par de multiples expériences de l'étranger. La véritable exception est à chercher dans la contribution magistrale d'un historien espagnol qui propose, avec une « histoire conceptuelle » centrée sur « l'Atlantique ibérique », de passionnantes ouvertures et alternatives à ce que les comparatistes ont longtemps appelé l'histoire des idées.

J'ai déjà eu l'occasion de dire que notre revue n'a pas l'habitude de donner des comptes rendus sur des éditions critiques ou des traductions¹. Nous ferons

1. « De quelques lectures frontalières », *RLC*, 3/2015 p. 310. L'exception concernait « un classique juif en langue portugaise », la *Consolation aux tribulations d'Israël* de Samuel Usque et le non moins classique *Menina e moça* de Bernardim Ribeiro.

à nouveau ici une exception pour la traduction exceptionnelle du *Guzmán de Alfarache* par Monique Michaud². Il faut assurément une détermination à toutes épreuves pour se lancer dans une traduction en solitaire de cet océan romanesque qu'est « le » *Guzmán* de Mateo Alemán, paru en deux parties en 1599 (à Madrid) et en 1604 (à Lisbonne). Entre les deux dates, on rappellera la vingtaine d'éditions de la Première Partie, sans compter les éditions pirate.

Le lecteur français ne disposait jusqu'à présent que de la traduction intégrale, parue dans la collection de la Pléiade et due à Maurice Molho et Jean-François Reille³. Dans un avertissement, ils annonçaient qu'ils s'étaient partagé une tâche « qu'un seul n'aurait pu mener à bout qu'à grand-peine » (p. ix) et le premier signalait plus loin « un ouvrage bien fait pour déconcerter un lecteur nonchalant » (p. lxxiii). Ajoutons, sans malice aucune à l'égard de l'un de mes maîtres, tout lecteur de bonne volonté. Maurice Molho a eu en effet l'idée de garder, autant que faire se peut, pour la Première Partie qu'il s'était réservée, la première traduction de Jean Chapelain, remontant à 1619 et le second lui avait emboîté le pas en utilisant souvent une sorte de pastiche de français « grand siècle » ou plutôt « haute époque ». Ce parti pris avait abouti à l'étrange présence d'un « Glossaire » (p. 925-930) à l'intention du « lecteur peu familiarisé avec la langue qui se parlait en France aux siècles où fleurissait la littérature picaresque ».

On devine que Monique Michaud, Professeure honoraire à l'Université de Poitiers, a adopté un point de vue opposé, pour le plus grand plaisir d'un lecteur de notre temps. Mais on se tromperait en imaginant, de sa part, l'on ne sait quelle modernisation à tout crin qui aboutit à une sorte de *lifting* linguistique, totalement arbitraire. Il en est résulté une traduction à la fois scrupuleuse qui n'élude aucune difficulté (elles sont légion), précise et élégante, on voudrait dire enlevée et, osons le mot, en pensant aux fameuses et nombreuses digressions, alerte. La 4^e de couverture parle, à juste titre, d'une traduction « plaisante » et, dernière précision à laquelle nous souscrivons pleinement, « appelée à faire date ». Pour éviter d'accumuler des louanges, même méritées, nous avons pris le parti, en un premier temps, de donner des échantillons de cette traduction dans une langue française admirablement maîtrisée : échantillons comparatifs, incluant, dans l'ordre, l'original (l'édition classique des *Clásicos castellanos* [CC] en 5 volumes), la traduction de la Pléiade [PI] et celle de Monique Michaud [MM].

Halléme acaso unas coplas viejas (CC II, 43) ; Je trouvai par hasard un vieux vau-de-vire (PI 200 ; d'où la nécessité d'expliquer le mot d'où est sorti vaudeville PI 897) ; Je trouvai par hasard quelques vieux couplets (MM I, 195).

2. Mateo Alemán, *Guzmán de Alfarache*, édition et traduction de Monique Michaud, Paris, éd. Orbis Tertius, 2021, 2 vol., 385 p. et 438 p.
3. *Romans picaresques espagnols*, éd. M. Molho et J.-F. Reille, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1968 (comprenant le *Lazarillo*, le *Guzmán* (p. 57-757) et le *Buscón* de Quevedo).

Déle Dios mal galardone (CC II, 55 avec note infrapaginale pour signaler qu'il s'agit d'un vers célèbre de *romance*) ; Dieu lui doit (*sic*) malencontre (PI 207, sans aucune note) ; Que Dieu la lui baille mauvaise (MM I, 203) avec note rappelant le vers du *romance* dit du prisonnier].

Me dijo con mucho toldo (CC II, 56) ; il me dit d'une voix de Rodomont (PI 208, sans note...) ; il me dit avec beaucoup d'arrogance (MM I, 203).

El sujeto es humilde y bajo (CC III, 72) ; Mon sujet est bas et ravalé (PI 375) ; Mon sujet est humble et bas (MM II, 23).

Quiero volverme al camino (CC III, 76) ; Pour reprendre mes brisées (PI 377) ; Je veux reprendre ma route (MM II, 25).

Con cara de herrero dijo (CC III, 78) ; avec masque de fer il dit (PI 378) ; il dit avec un air de bouledogue (MM, II, 26).

Llegóse un día que había muy bien llovido menudico y cernido, y a mis horas vine a correr la tierra con lodos, como dicen, hasta la cintura (CC III, 153) ; Enfin cela arriva un jour qu'il avait plu d'une pluie fine et serrée : je fus, courant à mes heures réglées, crotté, comme on dit, jusqu'au cul, et trempé (PI 420) ; Cela se produisit un jour où il avait vraiment bien plu, d'une pluie fine et drue, et où j'accourus à mon heure habituelle, crotté, comme on dit, jusqu'à la ceinture (MM, II, 72-73).

Terrible animal son veinte años (CC III, 251) ; Qu'un âge de vingt ans est une bête bien farouche (PI 477) ; Vingt ans, âge redoutable (MM II, 135).

Asentá que digo que de ser hidalgo yo no ge lo ñego (sic), mas es lacerado y es bien que peche (CC III, 262, on aura noté le parler paysan) ; Mettez que je ne nie point qu'il soit gentilhomme, mais il est pauvre et en cette qualité il n'est que bon qu'il paie (PI 484) ; 'Crivez que j'dis que gentilhomme, j'le discussions point, mais l'est pauvre, l'étions bien qu'y paie (MM II, 143).

Con esto les daba un gentil tapaboca, cerrábales el emboque y dejábalos muy feos (CC V, 17-18) ; Ce faisant je leur fermais la bouche et les rendais quinauds (PI 658) ; Avec cela je leur clouais gentiment le bec, leur coupais tout recours et les laissais Gros Jean (MM II, 327).

Faut-il continuer ? N'a-t-on pas l'impression que ce n'est pas le même texte qui est traduit ? Mais il y a plus. L'édition de Monique Michaud offre un appareil critique précis, sobre, sans excès d'érudition et, en cela, d'une grande utilité. La note en bas de page exclut le développement herméneutique, ou le rappel de l'éventail des interprétations. Mais on appréciera quelques observations, faites au fil de la plume : une rare « référence historique » (I, 174) ou encore « les digressions formelles obéissent à un plan rigoureux » (II, 151), comme pour rappeler qu'elles disent aussi la distance qui sépare l'homme de Dieu,

et pour éviter une lecture à la Lesage et, par extension, à la française, qui aboutit à un texte « purgé de moralités superflues ». Les allusions bibliques qui fourmillent, y compris détournées sur un mode parodique, sont signalées par un simple renvoi au Nouveau Testament. Seule exception, lorsque le texte recoupe quelque principe ou mandement édicté par le Concile de Trente : celle qui a fait sa thèse de doctorat sur *Mateo Alemán moraliste chrétien : de l'apologue picaresque à l'apologétique tridentine* connaît sur le bout du doigt les résolutions du Concile consignées en trois volumes par le Cardinal Pietro Sforza Pallavicini, cité en bibliographie.

Pour mesurées qu'elles soient, ces notes sont nourries de lectures nombreuses et variées : le Littré ou le Robert, pour un mot rare, un dictionnaire des proverbes, à l'occasion, des glossaires et des ouvrages spécialisés pour les termes techniques (marine, monde des galères), pour déjouer avec précision et élégance les pièges que posent les poids et mesures, les jeux de carte, les monnaies, la nourriture. Elles font appel, très ponctuellement, à l'opinion d'un collègue et ami (Roland Labarre, Edmond Cros, Jean Canavaggio, René Pellen...). Elles signalent et constatent humblement, avec les jeux de mots, les « limites de la traduction » (II, 85, 207, 386).

Monique Michaud a pris le parti de donner une introduction centrée sur la biographie et la trajectoire de l'écrivain. Assurément, un résumé en quelques pages, tiré de sa thèse, sur les conventions du monde picaresque, l'idéologie et l'arrière-plan doctrinal de l'auteur, auraient pu être de quelque utilité. Mais une simple phrase comme celle-ci : « Dès le début, s'ébauche un itinéraire spatial, temporel et spirituel à la fois » (I, 20), montre comment le labyrinthe textuel trouve d'entrée de jeu sa claire et juste ordonnance. L'immense travail fourni par Monique Michaud marquera, pour la fortune de ce « roman », un avant et un après.

Le *Dictionnaire Cervantès*⁴ de Jean Canavaggio est, comme il est signalé dans la préface, la version française de l'ouvrage paru en 2020 en Espagne sous le même titre⁵. Après avoir visité l'univers hispanique de Mérimée dans une variante originale de dictionnaire, accompagnée d'une splendide iconographie⁶, Jean Canavaggio revient à la vie et à l'œuvre de Cervantès dont il est un des meilleurs spécialistes pour proposer, sous la forme commode et utile de l'abécédaire, ce qu'il nomme lui-même « un libre parcours » ou « un vagabondage » (p. 7) qu'il conviendrait de mettre au pluriel pour respecter la variété et la richesse des thèmes abordés. Il a mis à profit — et comment en serait-il autrement ? — deux de ses études magistrales, une biographie⁷ et une synthèse remarquable consacrée à la fortune du *don*

4. Jean Canavaggio, *Dictionnaire Cervantès*, Paris, éd. Bartillat, 2021, 573 p.

5. *Diccionario Cervantes*, Madrid, CEEH, 2020.

6. *Les Espagnes de Mérimée*, Madrid, CEEH/Centro de Estudios Europa Hispánica, 2016 dont nous avons rendu compte (*Iberica* VII, *RLC* 4/2019, p. 469-471).

7. *Cervantès*, Paris, Fayard [1986], 1997 (nouvelle éd. revue et augmentée)

Quichotte (« Quatre siècles d'errance »)⁸ comme des bases documentaires pour un nouvel ouvrage.

On retrouve aisément, dans le présent *Dictionnaire*, une triple orientation : l'approche biographique (« Les étapes d'une vie », p. 11-27, une « Chronologie » p. 521-527 et de nombreux articles), puis l'analyse de l'œuvre (poésies, théâtre, nouvelles, romans, n'oublions pas « le » *Persiles*), enfin le *Don Quichotte*, spécialement abordé — car il s'agit d'un choix — sous l'angle de la « réception », ainsi qu'il est signalé dans la Préface : « réception artistique » mais aussi « musicale », « cinématographique », « littéraire » et « critique » d'où la présence, dans ce *Dictionnaire*, d'une riche bibliographie (p. 529-550).

Cette optique, proprement comparatiste, ménage des surprises quand on survole l'ensemble des 130 articles dont plus d'un tiers renvoient à des noms qui illustrent, à des degrés divers, la fortune du *Don Quichotte* à travers le monde. Citons, dans le domaine littéraire, Shakespeare, Molière, Defoe, Marivaux, Fielding, Sterne, Smollett, Diderot, Walter Scott, Dickens, Mérimée, Flaubert, Dostoïevski, Melville, Mark Twain, Tourgueniev, James Joyce, Kafka, Chesterton, Graham Greene, Thomas Mann, Salman Rushdie... À quoi l'on ajoutera, dans le domaine critique, Castro (Américo), Foucault, Freud, Lukacs, Ortega y Gasset et Unamuno qui ont leur article et, si l'on consulte l'Index, on trouvera les mentions répétées de Bataillon (Marcel), Girard (René), Marthe Robert ou Riquer (Martín de). Dans le domaine artistique, pictural, des noms paraîtront plus évidents, comme Dali, Daumier, Doré, Goya, Picasso, mais aussi Fragonard, Hogarth, Tony Jouannot ou Gérard Garouste.

On découvrira avec une certaine curiosité mêlée d'admiration ce que j'appellerais des articles de synthèse dont nous donnons quelques exemples : Adaptations théâtrales, Ballets, Bandes dessinées, Cinéma, Illustrations, Lettres hispanoaméricaines, Musique, Opéras, Traducteurs et, bien sûr, *Don Quichotte* (Première et Seconde Parties), en soi un petit tour de force. Si l'on se livre au jeu (comparatif) des « entrées », on découvre un article « Jacques Brel » pour la comédie musicale, *L'Homme de la Mancha* qui n'est que le point d'aboutissement d'une longue suite d'adaptations musicales (Purcell, Telemann, Massenet, Richard Strauss, Manuel de Falla, sans omettre Bodin de Boismortier, Ravel, Cristóbal Halffner...) Tous ces noms n'ont pas droit à un article, mais l'Index est là pour offrir une seconde liste à des noms jugés moins importants, ou moins connus.

Certains noms connaissent, par le simple nombre des occurrences, de singulières promotions. Citons Vázquez de Leca (Mateo), secrétaire de Philippe II, talonné de près par le Cardinal Bernardo de Sandoval y Rojas. On saluera la promotion faite au personnage Roque Guinart, on se félicitera qu'un article

8. *Don Quichotte : du livre au mythe. Quatre siècles d'errance*, Paris, Fayard, 2005. Nous avons rendu compte de cet ouvrage dans Iberica IV, RLC 4/2015, p. 501-505.

soit consacré à Dulcinée (mais rien à Maritornes qui est quand même devenue substantif et stéréotype, dépréciatif il est vrai) et l'on remarquera au passage que Sancho Panza n'a pas droit à un article, pour être trop évident ou omniprésent⁹.

L'un des effets secondaires de ce *Dictionnaire* est d'établir ou de valider une sorte de hiérarchie onomastique, l'une des formes les plus visibles du passage de la roue de la Fortune qui laisse dans ses ornières de grands gagnants et des perdants ou des absents, lesquels n'ont peut-être pas toujours tort. Dans cette dernière catégorie, je me permettrais d'être à nouveau l'avocat d'au moins deux noms portugais, non pour des articles, mais pour au moins une trace dans l'Index : Miguel Torga, un des « grands » (?) écrivains du XX^e siècle, candidat malchanceux au Nobel... Mais il a choisi Miguel comme prénom en hommage à Cervantès et... Unamuno et il est, entre autres, l'auteur des *Poèmes ibériques* dans lesquels il se livre à une surprenante promotion de Sancho Panza, au détriment de son maître. Et aussi Eça de Queirós, le « grand » (?) romancier du XIX^e siècle qui n'est pas seulement disciple de Flaubert, mais aussi de Cervantès dont l'empreinte est sensible, en particulier dans son dernier roman *A cidade e as serras* (202 *Champs Élysées* en français). Il en va de même pour le romancier Pérez Galdós (que l'on songe à la recreation de *Nazarín* ou au *Caballero encantado* ou à *La razón de la sin razón*) et pour Azorín dont *La ruta de don Quijote* (1905) aurait quand même mérité au moins une courte mention.

Reconnaissons bien volontiers qu'il a dû être difficile, voire délicat de choisir, décider, promouvoir ou écarter. Il en va de même dans la répartition de la matière, par exemple, entre les articles Alger et Captivité, voire Agi Morato. On ne saurait trop remercier Jean Canavaggio pour les multiples incursions, visites, découvertes offertes à des lecteurs qui croient connaître l'histoire de l'Ingénieur Hidalgo.

L'ouvrage-somme que publie **Javier Fernández Sebastián**¹⁰ de l'Université du Pays Basque/Bilbao n'est pas seulement une exaltante leçon d'histoire, à partir de l'Atlantique « ibérique », l'Espagne et son « empire » entre XVIII^e et XIX^e siècle ; c'est aussi un moment de réflexion pluridisciplinaire dont le littéraire peut tirer profit. On ne résume pas un ouvrage de plus de 500 pages avec en sus une cinquantaine de pages de bibliographie (p. 495-565). Tout au plus, on peut se borner à retracer le cheminement d'une pensée, surtout lorsqu'elle offre des possibilités de convergences entre recherches historiques et littéraires, quand celles-ci se tournent vers l'histoire des idées.

9. Signalons que Scipion renvoie à la p. 235 à l'un des chiens du fameux *Colloque* et aux p. 364 et 365 à un des personnages principaux de la tragédie *Numance*. Par ailleurs le Breton Lesage (Alain-René) a hérité du prénom d'un illustre Breton de Combourg, François-René (p. 55 et 558).
10. *Historia conceptual en el Atlántico ibérico. Lenguajes, tiempos, revoluciones*, Madrid/México, FCE, 2021, 571 p.

Un premier temps (p. 31-151) offre des « perspectives théorico-méthodologiques » qu'il nous faut détailler. D'abord, « écouter les morts » (une citation de Quevedo reprise de la leçon inaugurale de Roger Chartier au Collège de France), « penser historiquement » (p. 42) c'est-à-dire s'opposer au « présentisme » qui projette sur le passé ses idées, ses fantasmes. En quoi consiste l'histoire conceptuelle ? « Élucider les expériences et les attentes des gens du passé en se fondant sur leurs expériences vécues/*vivencias* et les traces laissées dans le langage » (p. 51). La période historique retenue peut apparaître à bon droit comme une époque de « transition »/*Sattelzeit*, notion empruntée à Reinhart Koselleck qui distingue quatre principes fondamentaux (p. 73) : démocratisation, idéologisation, politisation et temporalisation auxquels Fernández Sebastián propose d'ajouter deux autres principes : internationalisation et émotionnalisation qui sont à lire comme une prise en compte de la dynamique des processus de changement dans un nouveau contexte historico-spatial et de leur arrière-plan vécu, ressenti. On retiendra avec attention ce recours à ce que d'autres historiens, depuis l'École des Annales, nomment histoire des mentalités, des sensibilités que nous retrouverons, de façon significative, en conclusion. Il s'agit de compléter, de transformer l'histoire des idées en une histoire où la charge émotionnelle est effective et déterminante et l'on retrouve aussi une base des études d'imagologie, telles que j'ai essayé de les organiser. Les changements conceptuels caractérisent une époque de transition ou période-seuil/*umbral* en espagnol, ou crise ou interrègne pour reprendre Gramsci (p. 84).

Pour étudier ces changements, la dichotomie continuité/rupture ne saurait être une réponse satisfaisante. Il faut revenir à l'idée de tradition et voir comment une certaine modernité se caractérise par des « traditions électives » ou « sélectives » (p. 115). Par la sélection, le choix d'éléments qui composent ce qu'on nomme tradition, celle-ci devient « une filiation inversée » (p. 137) : « le fils engendre son propre père », il se dote d'un passé *ad hoc*. Il en résulte un temps fait de strates successives, un temps « feuilleté » et, à ce stade, je songe à cette vision du temps qu'a proposée jadis Henri Focillon dans sa *Vie des formes* : « L'histoire de l'art nous montre, *juxtaposées, dans le même moment* [je souligne] des survivances et des anticipations, des formes lentes, retardataires, contemporaines de formes hardies et rapides ». Et encore : « L'histoire est généralement un conflit de précocités, d'actualités et de retards¹¹. » Le libéralisme, objet central du volume, est un « macro-concept » et une « nouvelle tradition », « forgés graduellement par les libéraux — et les antilibéraux — au cours des luttes politiques euroaméricaines de la première moitié du XIX^e siècle » (p. 149). Mais que signifie « graduellement » et comment l'étudier ?

C'est sans doute pour répondre à cette question et à d'autres que Fernández Sebastián et une équipe de chercheurs ont élaboré un outil de travail qui est trop rapidement présenté en un deuxième temps d'étude (p. 155-214) : le

11. Henri Focillon, *Vie des formes* [1934], Paris, PUF, « Quadrige » [éd. 1943], 1993, p. 86-87.

DPSMI-I Dictionnaire politique et social du Monde ibéro-américain (t. I, 2009) suivi d'un second tome (2014) et de 10 volumes, un ensemble impressionnant de travaux portant sur « une poignée de concepts [*iberoconceptos*] qui ont modelé l'expérience historique de nos sociétés » (p. 159). Vingt concepts sont sélectionnés et présentés : *ciudadano/vecino* [citadin/voisin], *civilización, constitución, democracia, estado, federación/federalismo, historia, independencia, liberal/liberalismo, libertad, nación, opinión pública, orden, partido/facción, patria/patriota/patriotismo, pueblo, república/republicanos, revolución, soberanía* [souveraineté]. Le concept de libéralisme, le mot *liberal* (d'origine espagnole) ainsi que les notions de globalisation et de postcolonialité sont examinées dans un souci de mise en perspective de l'espace « ibérique », d'une certaine « modernité ibérique » (p. 203) face au « monde » auquel il a dû et doit répondre et dont il fait partie intégrante, ce qui plaide pour une approche « transnationale » et « multidisciplinaire » (p. 209).

Un troisième et dernier temps (p. 217-474) qui a pour titre le sous-titre de l'ouvrage « Langages, temps, révolutions » revient sur ces fameux changements historiques, sociaux, idéologiques qui caractérisent l'époque retenue, mais qui sont des changements dans les mots, dans la langue. D'où un chapitre sur « la langue bouleversée » (p. 217-250) puis trois autres, consacrés aux concepts et aux mythes (p. 252-315), aux métaphores (p. 316-366) et aux imaginaires (p. 356-395) qu'on lira comme autant d'études d'exemples, de cas, d'application et d'illustration des principes qui ont été exposés : rappels sur les documents du corpus (entre autres, sermons, feuilles volantes, catéchismes...), retour sur les concepts et leur évolution entre 1750 et 1850, sous forme de tableau, inventaire sélectif de métaphores (liens/chaînes, volcan, flambeau/torche, barrière/joug, corps politique, famille/contrat...).

Le chapitre sur les « imaginaires » est l'occasion de poser le problème de « l'influence », de son action face (ou opposée) au processus de « réception » qui tient compte du contexte social et culturel. Ces questions ont intéressé les comparatistes latino-américains face à l'afflux des influences importées d'Europe. Je rappellerai un travail pionnier du Brésilien Antônio Cândido sur les « baudelairiens » brésiliens : les imitateurs d'un côté et, de l'autre, ceux qui prennent le poète français comme « un puissant instrument de révolte contre une société conservatrice » qui « déforment » Baudelaire ou plutôt « l'américanisent ». De l'influence on est passé à l'étude de la vraie question : celle du développement autonome du processus littéraire « américain¹² ».

Deux chapitres (p. 399-474) s'ouvrent, en une première conclusion, sur l'idée (ou le mythe ?) des « temps nouveaux », en lui donnant un contenu

12. Sur l'intervention d'Antonio Cândido voir le compte rendu que j'ai fait d'un ouvrage d'Ana Pizarro, *La literatura latinoamericana como procesos* (RLC, 3/1990, p. 558-560) ; rappelons par ailleurs l'approche sociologisante de Roger Bastide : l'influence « externe » comme « besoin » interne, avec l'exemple de l'utilisation de Hugo par le poète brésilien noir Castro Alves (RLC, 4/2005, p. 500).

particulièrement stimulant. C'est d'abord la naissance de l'idée (et cette fois du mythe) de l'accélération du temps. La période de transition qui vient d'être étudiée serait ainsi un complément inattendu à la belle étude, littéraire, de Claude Pichois sur un des plus puissants mythes modernes du XIX^e siècle : la vitesse¹³. Viennent enfin des considérations sur l'idée de futur, adjectif devenu substantif et à deux visages : *futuro* mais aussi *porvenir*... En « épilogue », Fernández Sebastián formule le souhait que cesse ce qu'il voit comme un « dialogue de sourds » entre historiens « ordinaires » et « théoriciens » de l'histoire.

Je me hasarde à en rappeler un autre, celui que l'historien Lucien Febvre tentait d'exorciser à la fin de ses fameux *Combats pour l'Histoire*¹⁴, dans « Regards chez le voisin ou frères qui s'ignorent » : l'historien pionnier qu'il était face à d'autres « historiens », en particulier de la littérature. On reprendra les pages où il plaide pour une « histoire des sentiments » et, plus encore, pour une « Histoire à part entière ». Il me semble que l'histoire conceptuelle de Javier Fernández Sebastián s'inscrit à son tour dans cette noble ambition.

Les *Cadernos Nova Sintese* constituent la revue et le bulletin de liaison du Musée du Néo-réalisme portugais, créé à Vila Franca de Xira, petite ville au nord de Lisbonne qui fut aussi la ville natale du romancier António Alves Redol (1911-1967), aujourd'hui dirigé par son fils António Mota Redol. Ce centre d'études et aussi de mémoire, original et dynamique, organise régulièrement des rencontres et des journées d'études, voire des colloques internationaux dont les actes sont publiés dans les *Cahiers/Cadernos*. Ce fut le cas en janvier 2012 à l'occasion du centenaire de la naissance d'Alves Redol¹⁵ et en 2016 pour le centenaire de la naissance de Mário Dionísio¹⁶, poète (en langue portugaise et française)¹⁷, romancier et surtout critique d'art avec sa monumentale étude *A Paleta e o mundo*.

C'est bien évidemment l'engagement total contre le régime du *Doutor* Salazar qui donne au Néo-réalisme portugais son unité et, si l'on peut dire, son identité. Toutefois, il ne sert à rien d'ignorer les orientations intellectuelles très diverses qui traversent ce qui peut apparaître, aux yeux de la critique, non

13. Claude Pichois, *Vitesse et vision du monde*, Neuchâtel, La Baconnière, 1973.

14. *Combats pour l'Histoire* (Paris, Colin, 1953) repris dans *Vivre l'Histoire* (éd. Brigitte Mazon), Paris, Robert Laffont/Armand Colin, coll. « Bouquins », p. 213-289.

15. Les actes ont été publiés dans *Caderno*, 7/2012 et réédités en 2019, 375 p.

16. Les actes ont été publiés dans *Caderno*, 11/2016 sorti en mai 2018, regroupant une trentaine de communications. J'ai donné une version augmentée de ma communication en portugais dans la rubrique « Notes & Documents » *RLC*, 3/2017, p. 337-347, sous le titre : « La critique d'art selon Mário Dionísio : lectures étrangères et engagement ».

17. Une réédition de son œuvre poétique a été publiée à la Imprensa nacional, Lisbonne, 2016, 575 p. « Le Feu qui dort » (1967) figure en version bilingue aux p. 251-506. Eduarda Dionísio, la fille de l'écrivain, qui dirige le Centre culturel Casa da Achada, à Lisbonne, a pris une part active dans l'organisation du colloque en lien avec l'Université de Lisbonne et le Centre du Néo-réalisme.

comme une « école », mais plutôt comme un mouvement, ou mieux un groupe. Les principaux représentants, au plan littéraire, ont été les romanciers Alves Redol, Soeiro Pereira Gomes (1909-1949), Manuel da Fonseca (1911-1993), Carlos de Oliveira (1921-1981) avec son roman *Uma abelha na chuva* (1953), les poètes Joaquim Namorado (1914-1986) et João José Cochofel (1919-1982) et Mário Dionísio (1916-1993). Deux critiques sont associés à l'étude de l'esthétique et des engagements du mouvement : l'universitaire Carlos Reis¹⁸ et l'écrivain et universitaire Alexandre Pinheiro Torres¹⁹.

Un numéro spécial, consacré au thème « Culture scientifique et Néo-réalisme », coordonné par Augusto Fitas, est sorti en juillet 2019. Numéro riche, passionnant par les ouvertures interdisciplinaires proposées et qui permet de reprendre contact avec un mouvement littéraire, artistique et politique de première importance pour le Portugal des années 30 à 60 du siècle dernier et avec d'autres noms qui font passer du domaine scientifique à l'activité critique, littéraire, voire poétique. C'est le cas, par exemple, de Fernando Namora (1919-1989), médecin mais aussi romancier connu pour son roman *Retalhos da vida de um médico* (1949-1962), entre témoignage et auto-fiction (p. 189-207), du poète António Gedeão, sous le pseudonyme de Rómulo de Carvalho pour son *Movimento perpetuo* (1956) et son mot d'ordre dans l'esprit du poète ingénieur Alvaro de Campos, l'un des hétéronymes de Pessoa : « Le binôme de Newton est aussi beau que la Vénus de Milo » (p. 209-226).

Poursuivons : associés à la revue *Vértice*, Luis de Albuquerque (1917-1992), mathématicien de formation (p. 169-187), Joaquim Namorado, lecteur de Lorca dans cette même revue (p. 161-167) et Abel Salazar (1889-1946, rien à voir avec l'autre) pour sa conception de l'art dans sa dimension civique et ceux qui se signalent par leur opposition au régime, Manuel Rodrigues Lapa, spécialiste de littérature médiévale, pour sa conférence sur la « politique de la langue » dès 1933, organisée par le journal *O Século*, rappelée par Augusto Fitas (317-336), les fameuses « promenades sur le Tage » de groupes de mathématiciens bientôt arrêtés par la PIDE, la police politique. Elles furent organisées depuis Vila Franca par Alves Redol comme le rappelle le fils du romancier (253-274), la très intéressante « Bibliothèque Cosmos » qui se maintient longtemps avec 106 titres et 145 volumes, grâce à Luis Andrade (p. 75-107), enfin les deux conférences de synthèse d'Augusto Fitas sur l'influence du marxisme sur le mouvement et les modalités de l'engagement des scientifiques dans leur résistance à l'*Estado Novo* (p. 237-253).

Le dernier numéro, sorti en juillet 2020, consacré au « Néo-réalisme portugais et au Réalisme dans le monde » a été coordonné par José Manuel

18. Citons l'ouvrage qu'il a coordonné : *Textos teóricos do Neo-realismo português* (Lisboa, 1981) et *O Discurso ideológico do Neo-realismo português* (Coimbra, 1983).

19. Rappelons son étude : *O movimento neo-realista em Portugal na sua primeira fase* (Lisboa, 1977).

de Vasconcelos et António Mota Redol. On signalera, pour le premier, sa riche conférence sur les « affinités » entre néo-réalismes italiens et néo-réalisme portugais (p. 13-28). L'enquête est précise et le bilan fait apparaître une absence de véritables contacts, réels (les fameux rapports de fait chers à la première littérature comparée) entre « les » néo-réalismes italiens, pour respecter le pluriel d'Italo Calvino et le mouvement portugais. D'où le mot « affinités » qui renvoie à des parallèles possibles qui ont d'ailleurs leur intérêt. Les deux « maîtres » Alves Redol et Soeiro Pereira Gomes ne doivent rien au « mouvement » italien. La piste du Brésil avec les amitiés qui ont été entretenues par Jorge Amado et Alves Redol par exemple semble devoir être revisitée et approfondie. Aux côtés d'Amado on n'oubliera pas Graciliano Ramos. L'influence de l'existentialisme français sur Joaquim Namora est connue (p. 29-36). Il en va de même de l'influence des « lectures » américaines (Upton Sinclair, Steinbeck) sur Alves Redol (p. 101-118), les lectures de Gorki, ou celle de Dos Passos pour Carlos de Oliveira (p. 85-100). C'est l'influence laissée par l'écriture cinématographique ou simplement le cinéma qu'il faudrait réinterroger de façon précise (p. 157-184) en suivant aussi les enquêtes menées par António Mota Redol à partir des annonces parues dans les périodiques *O Diabo* et *Sol nascente* (p. 185-202). Dans le cas du théâtre, l'empreinte d'Arthur Miller sur Bernardo Santareno semble évidente, mais limitée par rapport au reste de la production du dramaturge portugais (p. 251-266).

Il reste à évoquer plusieurs enquêtes précises sur la composition et les orientations des orientations étrangères dans certaines bibliothèques. Quelles que puissent être les réserves sur un travail qui vise moins à traquer l'influence qu'à évaluer, non sans précautions, des « présences », on notera les résultats d'une remarquable enquête d'Eduarda Dionísio, qui n'exclut ni les commentaires ni les interprétations, portant sur la bibliothèque de son père (p. 307-362) et, parallèlement, celle d'Alves Redol par son fils (p. 363-406). Et à l'adresse de celui-ci, il convient de saluer ses efforts continus pour maintenir une publication d'une parfaite qualité matérielle et d'une haute tenue intellectuelle.

Dans *Uma cartografia do olhar/Une cartographie du regard*²⁰, Dora Nunes Gago a regroupé dix études autour des thèmes de l'exil, des images de l'étranger qui est son premier champ de recherches et de l'intertextualité. Après sa thèse de doctorat sur les « Images de l'étranger dans le *Diário* de Miguel Torga²¹ » soutenue à l'*Universidade Nova* de Lisbonne, sous la direction d'Alvaro Manuel Machado, dont j'ai eu le plaisir de suivre l'élaboration, après également diverses expériences d'enseignement et de recherches dans les deux Amériques (Uruguay, USA), multipliant les articles et les communications, elle est depuis 2012 professeure associée à l'Université de Macao. Ce

20. *Uma cartografia do olhar. Exílios, imagens do estrangeiro e intertextualidades na literatura portuguesa*, Ribeirão, ed. Húmus, 2020, 196 p.

21. Nous avons rendu compte de ce travail dans *Iberica VI* (RLC, 2/2010, p. 225-226)

parcours explique ses multiples contributions entre les lettres portugaises et l'Orient, mais aussi entre Europe et Brésil.

Dans une première partie (« Exils et images de l'étranger »), Dora Gago offre une suite de six articles qui commence avec les romans « brésiliens » (*Emigrantes* et *A Selva/Forêt vierge*) de Ferreira de Castro. Les personnages sont vus, partagés entre le sentiment d'étrangeté et l'exil, comme le jeune Alberto, dans *A Selva*. Les images de la ville (Rio, São Paulo, Manaus, Belém do Para) sont élaborées selon une esthétique réaliste traditionnelle, par exemple le recours au dispositif de la fenêtre pour introduire la description, bien étudié par Philippe Hamon. Ces images qui versent parfois dans le stéréotype n'excluent pas, prises dans leur ensemble, une certaine mythologie personnelle marquée par le processus de migration. C'est un exil assumé, « l'auto-exil », que l'on découvre dans l'œuvre de Jorge de Sena (1919-1978), poète, romancier, redoutable critique, qui doit quitter le Portugal après l'échec de sa tentative de renversement du régime en 1959. Ce sera d'abord le Brésil, puis, après l'installation de la dictature militaire, les États-Unis, en tant que professeur à Santa Barbara/Californie. C'est une vision ironique, satirique de l'Amérique qui prédomine, de ses pratiques culturelles (la passion pathologique pour les animaux, par exemple...). Le stéréotype sert ici au dévoilement de l'hypocrisie d'une société et du système capitaliste. Les images américaines, newyorkaises, de Rodrigues Miguéis, parti de Lisbonne en 1935 et mort à New York en 1980, sont en revanche fortement marquées par les techniques cinématographiques, en particulier dans *Beleza orgulhosa* et *Bowery 65*.

Avec Rodrigo Leal de Carvalho, né aux Açores, ce sont des réflexions sur l'identité que suscitent des portraits d'exilés à Macao (russes, mais aussi anglais) en une sorte de « comédie humaine », parfois proche de Balzac, dans des romans publiés entre 1996 et 2001. Les images de Macao, mais aussi d'Angola et de Goa, dans l'œuvre en prose de la secrète Maria Ondina Braga se transforment en paysages visuels, olfactifs, sonores où s'exprime également un intense exil intérieur. Un sixième article propose une analyse en parallèle de personnages réduits au silence — un exil social — chez Maria Ondina Braga et chez Ling Ling, écrivaine qui réside encore aujourd'hui à Macao.

Une seconde partie (« Intertextualités ») revient, en partie, et de façon très éclairante, sur des écrivains déjà étudiés, pour envisager l'exil comme producteur d'intertextes et de dialogues interculturels, illustrant ainsi un principe ou une hypothèse de lecture que j'ai pu proposer selon laquelle, du point de vue comparatiste et, plus encore, imagologique, tout problème d'intertextualité est d'abord une question d'interculturalité, de « dialogues » qui sont souvent des rapports de force. Un premier article livre, en une approche serrée, parfois juxtalinéaire, l'analyse des traces de la poésie symboliste de Camilo Pessanha dans la poésie et les nouvelles de Fernanda Dias qui a connu l'exil en France et à Macao.

Autre lecture précise, passionnante : les échos de quatre poètes de la dynastie Tang (VII-VIII^e siècle), leur « voix » de poètes exilés, dans la prose de Maria Ondina Braga, les chroniques de *Angústias em Pekim* (1984). Un des derniers romans d'Agustina Bessa Luis, *A quinta essência* (1999) entretient un subtil dialogue avec *Le rêve du pavillon rouge*, roman que lit précisément José Carlos, le protagoniste. Ce sont enfin des « résonances » (mot souvent employé en concurrence avec « écho ») de deux poètes brésiliens — Manuel Bandeira et Carlos Drummond de Andrade dans l'œuvre de Jorge de Sena, en particulier ses *Estudos de literatura e cultura* (48 articles), publiés après sa mort.

On appréciera le recours à des références critiques très sûres : au hasard, Harold Bloom pour sa remise en cause de la notion d'influence, Claudio Guillén pour son étude sur les deux formes de l'exil dans *El Sol de los desterrados*, Marc Augé pour sa notion de « non-lieu », Alexis Nouss pour celle d'exilance²², enfin Byung-Chul Han pour son essai sur « l'expulsion de l'autre » dans notre monde moderne. Mais on sera avant tout sensible à une démarche critique, très informée, mais sans excès d'érudition, précise, élégante, visant avant tout l'entrée en intelligence et en sympathie avec le texte littéraire.

Antoni Martí Monterde, Professeur de théorie littéraire et de littérature comparée à l'Université de Barcelone, vient de publier l'an dernier dans la *RLC* un article sur « Jean-Marie Carré et les origines historiques et politiques de l'imagologie comparatiste²³ ». Il faut savoir que, depuis plus de deux décennies, outre plusieurs ouvrages critiques remarquables²⁴ et nombre d'articles sur la littérature comparée dans ses dimensions françaises et européennes, il a multiplié les publications collectives sur le même champ de recherches. L'ensemble constitue un corpus impressionnant d'études autour d'une certaine histoire de la discipline, parfois même une sorte d'archéologie²⁵. Deux volumes, parmi les plus récents, retiendront plus particulièrement notre attention :

22. Signalons un ouvrage récent qui recoupe en partie les orientations de Dora Gago : Maria Graciete Besse *et al.* *Exilience au féminin dans le monde lusophone (XX^e-XXI^e siècles)* dont nous avons rendu compte dans *Synergies/Portugal*, 2017, n° 5, p. 141-149.
23. *RLC*, 3/2021, p. 297-312. Voir aussi : « Edgar Quinet, Joseph Texte et les origines de la littérature comparée à Lyon », *RLC*, 3/2017, p. 291-305.
24. Retenons, en particulier, son étude sur une figure majeure des avant-gardes catalanes, *Josep Vicenc Foix o la solitud de l'escriptura* (1998), *Poética del Café un espacio de la modernidad literaria europea* (Anagrama, 2005) et *Un somni europeu : historia intel.lectual de la literatura comparada*, Universitat de Valencia, 2011, 440 p. C'est ce « rêve européen » qui est, de fait, le grand thème de ses réflexions, tant personnelles que collectives.
25. Citons, dans la collection « Figura » qu'il a fondée avec d'autres collègues du « Groupe de recherches en littérature comparée dans l'espace européen » de l'Université de Barcelone : *Qui acusa ? Figures de l'intel.lectual europeu* (coordonné avec Bernat Padró Nieto), 2015, une anthologie qu'il a préfacée des écrits comparatistes de Joseph Texte (2017), trad. en catalan par Salvador Company et Anna Torcal, une monographie sur le romaniste allemand, disciple de Karl Vossler, Victor Klemperer (2019), avec des textes traduits par Marc Jiménez Buzzi, un recueil d'études du romaniste Joseph Jurt (2021), traduits par Salvador Company *et al.*, et un recueil avec introduction d'essais d'Ernest Robert Curtius, traduits en catalan par Marc Jiménez Buzzi, Girona, ed. L.L., 2012.

*Comparatistes sense comparatisme. La literatura comparada a Catalunya*²⁶ et *El comparatisme en els escriptors catalans. La literatura comparada a Catalunya*²⁷.

Dans la brève préface au premier volume, Monterde annonce un projet « ouvert », une variante d'un *work in progress* à partir de quelques données qui ne semblent guère favorables, à première vue, à la discipline²⁸. La littérature comparée dans les universités catalanes — comme dans toute l'Espagne — est associée à la « Théorie de la littérature » et n'a donc pas, d'un point de vue académique, d'existence effective ou réelle. Il signale 1999 comme point de départ d'une implantation de la discipline à l'Université de Barcelone et mentionne l'action pionnière d'Enric Sullà, Jordi Llovet et surtout Claudio Guillén. Il mentionne quatre autres noms, associés aux autres universités catalanes et je retiens celui de Xavier Pla (Université de Gérone), présenté comme docteur en littérature comparée de la Sorbonne pour sa thèse sur l'écrivain Josep Pla.

Il faut donc, comme le suggère Monterde, « entrer dans le détail ». C'est pourquoi, dans le panorama qu'il a brossé, il serait sans doute opportun d'ajouter quelques noms, non pas, bien sûr, pour pointer quelques oublis, mais pour revenir au plus près du projet « ouvert » qui est le sien. S'il s'agit de s'en tenir à la situation des dernières décennies, un bilan des activités comparatistes dans l'espace catalan ne peut faire abstraction des noms de Francisco Lafarga²⁹ et Assumpta Camps³⁰ (Universitat de Barcelona), Luis Pegenaute avec sa collection d'études « Relaciones literarias en el ámbito hispánico » et Montserrat Cots (Universitat Pompeu Fabra), Marta Giné et Angels Santa³¹ (Universitat de Lleida).

Or, ces noms d'universitaires viennent de « secteurs » ou de « départements » différents (littérature française ou littérature italienne par exemple), illustrant un principe que je crois devoir redire : ce n'est pas la « spécialité » qui s'oppose à la littérature comparée ou au « comparatisme », mais l'esprit de spécialité. Ce qui est remarquable dans le volume « Comparatistes sans comparatisme », c'est de voir affleurer, sous des aspects divers (traductions, revues, critique littéraire), une forme d'esprit/*forma mentis* comparatiste qu'on

26. Collection « Figura » (éd. Antoni Martí Monterde et Teresa Rosell Nicolás), Universitat de Barcelona, 2018, 314 p.

27. Collection « Figura » (éd. Antoni Martí Monterde et Teresa Rosell Nicolás), Universitat de Barcelona, 2019, 292 p.

28. Je cite : « La historia acadèmica recent de la literatura comparada, en aquest context, *no sembla gaire interessant*, [je souligne], pero quan es va entrant en els detalls corresponents es va veient que sí que ho és. » [p. 11].

29. Voir *Homenaje a Francisco Lafarga* (ed. Alicia Piquer Desvaux), Universitat de Barcelona, Col.lecció Homenatges, n° 56 notre article : « La traduction comme dialogue de cultures ».

30. Voir son ouvrage : *La traducción en la creación del canon poético*, Peter Lang, « Relaciones literarias en el ámbito hispánico : traducción, literatura y cultura », vol. 15, 2016.

31. Voir les comptes rendus de leurs travaux dans divers *Iberica* [RLC, 1/1999 ; 1/2004, 2/2008] et la revue *L'ull crític* pour divers numéros thématiques.

peut définir par les caractéristiques suivantes : ouvertures sur l'étranger, dialogues, rencontres, esprit européen, cosmopolitisme tel que Monterde a souhaité le saisir à sa naissance même, avec Joseph Texte ou encore aspiration à une littérature universelle, comme il l'a montré avec son ouvrage sur Goethe.

Ces « comparatistes sans comparatisme » sont 14 : Joan Maragall, Josep Yxart, Josep Vicenç Foix, Ramon Esquerra, Joan Estelrich, Armand Obiols, Just Cabot, Jaume Bofill i Ferro, Eugeni d'Ors, Carles Soldevila, Martí de Riquer, José María Valverde, Gabriel Ferrater, Joan Brossa. Sans doute serait-il possible d'avancer une typologie que l'on devine : traducteurs, poètes, critiques littéraires... Au-delà de cet éventuel classement qui n'aurait pour but que de cerner quelques traits marquants d'un « esprit » comparatiste, on pourrait dégager le rôle déterminant de certaines revues : *l'Amic de les Letres* ou *Mirador*, comme cela est fait, à plusieurs reprises, dans diverses contributions.

Peut-être vaut-il mieux se laisser porter par la diversité des profils et donner, au fil de la lecture, quelques « détails », comme invite à le faire Monterde. Pour le grand Joan Maragall, je retiens l'éclairage donné par l'étude classique, citée et exploitée, de Vicente Cacho Viu : *El nacionalismo catalán como factor de modernización* (1997). Sur José Yxart (1852-1895) avec qui naît une véritable critique théâtrale, je voudrais ajouter la très riche contribution d'Albert Bensoussan qui n'est pas seulement le traducteur attitré de Vargas Llosa, mais auteur d'une thèse sur *Théâtre et critique à Barcelone* (Lille III, 1982, 2 vol.). Je note, à propos de J.V. Foix (1893-1987), l'explication de son orientation comparatiste donnée en ces termes : « la nécessité d'une autodéfinition » (p. 52). Avec Ramon Esquerra (1909-1938), fauché au cours de la bataille de l'Ebre, c'est peut-être un « comparatisme académique » qui aurait pu naître. Professeur à l'Institut français de Barcelone, il fut aussi un collaborateur occasionnel de la *Revue de Littérature comparée* et du *Bulletin Hispanique*. Le comparatisme émergent de Joan Estelrich, marqué par Maurras, s'oriente plutôt vers l'histoire de idées.

Pour cerner le comparatisme d'Armand Obiols (1904-1971), je privilégie, de façon sans doute injuste, ses *Lectures du Romantisme*. Just Cabot est précisément le critique parfois « injuste » de la rubrique « Les Llettres » de la revue *Mirador* qui commence en 1929. Admirateur d'Albert Thibaudet, il est aussi traducteur, entre autres, de Stevenson et de Kessel. Jaume Bofill n'est pas seulement le traducteur des *Conversations avec Eckermann* ; sa critique « impressionniste » est analysée par Jordi Malé (Univ. de Lleida) et l'on peut découvrir (ou retrouver) les caractéristiques d'une certaine approche comparatiste : l'analogie (cela me fait penser à...), l'allusion, la citation, le parallèle, le rapprochement, la mise en évidence de « similitudes », l'ouverture sur les rapports entre littérature et arts... L'inclassable Eugeni/Eugenio d'Ors est saisi à trois moments de sa carrière : quand il commente la création de la *Revue de Littérature comparée*, quand il prononce son discours de réception à la Real Academia, en 1938, et quand il critique en 1949 la discipline au nom d'un certain humanisme dont il s'est fait le chantre.

Sur Carles Soldevila (1892-1967), je retiens l'aveu liminaire de Juan Carlos Pueo (Univ. Zaragoza) qui reconnaît qu'il ignorait, jusqu'à une date récente, son existence (p. 203) : c'est un réconfort pour de nombreux lecteurs moyens. Mais son ouvrage *Que faut-il lire ? L'art d'enrichir l'esprit et L'art de former une bibliothèque* (1928) mérite quelque attention, dans sa volonté de « construire un dialogue avec les littératures étrangères » (p. 206). De l'œuvre du grand romaniste Martí/Martín de Riquer n'a été retenue que sa communication (lue par Marcel Bataillon) au III^e Congrès de l'AILC : « une goutte d'intuition comparatiste diluée dans une mer d'érudition ». La philologie romane qu'il a illustrée n'est certainement pas le meilleur chemin vers le comparatisme. De José María Valverde, fin critique, il faudrait méditer un principe d'étude qu'il préconise, non sans ironie : « considérer les œuvres selon leur capacité à créer une tradition ». Dans cette optique, il est possible de soutenir que le *Quichotte* est « le meilleur roman anglais de tous les temps. » (p. 258). De l'œuvre du poète et critique Gabriel Ferrater, retenons son étude *Escritores en tres lenguas* (1984) comme introduction à une certaine littérature comparée. Enfin le poète Joan Brossa est aussi traducteur de Rimbaud.

Il m'a paru utile de faire une présentation plutôt analytique de ces 14 « comparatistes » avant la lettre pour vérifier que la dimension comparatiste indéniable n'est cependant pas essentielle pour définir les activités et les publications de ces intellectuels, critiques, hommes de lettres ou poètes. Ce n'est donc pas tant une absence de comparatisme (le titre retenu est emprunté au comparatiste Roger Bauer) que des orientations de pensée comparatiste de la part de certains noms qui font penser à ces représentants de « l'esprit universel »/*Allgemeinsgeist* cher à Herder. Cette image avancée de *moments* comparatistes me permet d'aller plus rapidement dans la présentation des 12 écrivains du second volume.

Ainsi pour Josep Carner, c'est le moment mexicain qui est évoqué, interrogé, et c'est l'expérience de l'exil qui entre aussi en ligne de compte dans ce que peut être le comparatisme pour ce poète. Si le nom de Maragall figure encore en tête de la seconde liste, c'est pour rappeler la thèse de Carles Riba sur la *Nausica* de Maragall et sa dette envers la *Nausikaa* de Goethe. La grande figure de l'avant-garde que fut Joaquim Folguera (1883-1919) qui traversa comme un météore le monde des lettres est présentée comme traducteur (Apollinaire, Max Jacob, Soupault, Huidobro...). Il apparaît, à ce titre aussi, comme un médiateur. Le mot est employé pour Andreu Nin (p. 92 « *figura mediadora* ») traducteur de la littérature russe et pour Marià Manent (p. 105) qui, par ses traductions de l'anglais, manifeste son « anglophilie » (p. 107). Médiatrice aussi est la revue délimitant un « espace de médiation » (p. 119), d'où la présence de Lluís Montanyà qui a pu être défini comme « *sobrefronte-rizo* » (p. 143). Quant aux six autres noms, soit la moitié du corpus, seule leur activité critique est interrogée pour dessiner les contours de comparatismes qui tous ont leur légitimité : Guilhem/Guillermo Diaz-Plaja (dans sa période de jeunesse), Maurici Serrahima lecteur de Proust, Joan Salas, présenté expressément comme « critique comparatiste ». Il en va de même pour Joan

Ferraté avec en plus une expérience d'enseignement de la littérature comparée à l'Université d'Alberta/Canada. Un article de Joan Fuster en 1954 sur « un concept universel en histoire littéraire » permet à Monterde de relire une partie de l'œuvre de l'écrivain valencien. Enfin Josep Maria Castellet, saisi ici comme lecteur de Goldmann, s'impose aussi dans l'espace comparatiste avec un ouvrage qui a fait date, *La hora del lector* (1957)³².

Dans cette vaste enquête dont l'utilité n'est pas à démontrer, il semble qu'il conviendrait de remonter le temps et, au long de ce XIX^e siècle où le comparatisme est, en Catalogne comme en d'autres points d'Europe, invisible et très présent, aller jusqu'aux noms et aux écrits qui, rétrospectivement, paraissent fondateurs. Je me hasarde à en donner deux : Manuel Milà i Fontanals (1818-1884), maître des études romanes, traducteur d'Horace, de Dante et de Goethe, maître et ami de Marcelino Menéndez Pelayo qui fut son disciple³³ ; Antoni Rubió i Lluch (1856-1937), premier président de l'Institut d'Études catalanes, comparatiste lui aussi avant la lettre ou sans le savoir, de l'avis de l'un des étudiants, le prestigieux Miquel/Miguel Batllori dont les travaux, tant médiévaux que modernes, ont constamment mis la plus parfaite érudition au service d'un certain « comparatisme »³⁴.

Peut-être faudrait-il aussi aller au-delà des individus et, en alliant significativement l'histoire littéraire et la problématique comparatiste, retracer, à partir de repères ou de jalons, l'histoire d'un certain comparatisme, son avancée progressive jusqu'aux débuts de son existence non pas effective, mais officielle ou académique. Je propose, à titre de simple exemple, un événement, une date et ses conséquences possibles que d'autres pourront commenter. Dans ses *Cartes d'Itàlia* (1954 pour sa préface), Josep Pla, au milieu d'une longue méditation sur le destin de la langue d'oc en France, son lent déclin dû à une préférence pour la poésie au détriment de la prose, signale le passage à Barcelone en 1924 de Paul Valéry et le message de celui-ci : « *Cultiveu la prosa ! Cultiveu sistemàticament la prosa*³⁵ ! » Je lis, au-delà de ce conseil, une idée plus générale, selon laquelle une littérature, surtout en situation d'émergence, n'existe pleinement que si elle est accompagnée d'une critique

32. Voir le compte rendu de la réédition de cet ouvrage important avec une postface de Laureano Bonet dans *Iberica III*, *RLC*, 1/2004, p. 108-109.
33. Voir un article important de Miguel Angel Garrido, « Menéndez Pelayo y la literatura comparada », *Revista de Literatura*, 2013, n° 150, p. 529-546.
34. C'est Batllori lui-même qui considère que les cours de cet universitaire relevaient de la littérature comparée dans ses *Recuerdos de casi un siglo*, Barcelona, El Acanalado, 2001, p. 87 (cf. notre compte-rendu dans la *RLC*, 3/2002 p. 399-403 et plus encore dans *RLC*, 1/1969, p. 148-152 et un autre compte rendu d'un ouvrage majeur, *La cultura hispano-italiana de los jesuitas expulsos*).
35. *Cartes d'Itàlia*, Barcelona, Destino, 1983, p. 65. Voir notre article : « L'Italie perdue et retrouvée de Josep Pla : Éléments pour une lecture des Cartes d'Itàlia », *Studi iberici* (1997/1998), 1999, p. 141-159.

littéraire, d'une médiation critique diffusée en particulier par des revues³⁶. Au reste, Pla signale que le passage de Valéry est amplement commenté dans le premier numéro de la *Revista de Catalunya* par un nommé... Carles Soldevila qu'on commence à mieux connaître. Pla ajoute : « *un des millors articles que devem a la seva ploma* ». Rencontre avec l'étranger, réflexion critique, médiation et poétique de la prose... une certaine littérature générale et comparée me semble en route.

Si des lignes de synthèse plus précises pourront s'affirmer — *el camino se hace al andar* disait le poète Antonio Machado — au bénéfice sinon d'une définition, du moins d'une appréhension de ce qu'on appellera les « comparatismes catalans », la préface du volume de 2019 donne en un mot ce qui m'apparaît l'essentiel : « *Continuarà* ». À suivre...

Un mitteleuropeo d'oltreoceano³⁷... C'est le titre du volume d'hommage posthume, coordonné par **Sergia Adamo et Gianni Ferracuti**, que l'Université de Trieste a accordé à la mémoire de Juan Octavio Prenz (1932-2019), Professeur de langues et littératures hispano-américaines, Argentin revenu d'où était parti son père dans les premières décennies du siècle dernier : retour aux sources, cela se dit *el viaje a la semilla* en espagnol. Mais qu'on n'aille pas imaginer une quelconque quête de racines. Le dernier roman de Juan Octavio pour lequel son ami Claudio Magris — qui est membre de notre comité d'honneur — redit, dans le présent volume, son admiration, a pour titre *Solo gli alberi hanno radici* ou dans sa version espagnole *Solo los árboles tienen raíces*.

Les vicissitudes de la vie ont amené Juan Octavio et sa famille à boulinguer dans une partie de cette *Mitteleuropa*, entre cultures italienne, germanique, slovène, croate et serbe. Juan Octavio a beaucoup traduit, comme l'a rappelé Ana Cecilia, sa fille, qui enseigne à l'Université de Trieste³⁸. Il a traduit aussi bien la poésie hispano-américaine dans ces différentes langues slaves que la poésie de ces divers pays en espagnol. Je pense à des anthologies comme *Poetas contemporáneos de Yugoslavia* (Lima, Mejía Baca, 1977), *Poetas serbios del Grupo Bagdala* (Lima, Mejía Baca, 1997), également à *Poesia macedonia contemporánea* (Caracas, 1984), *Poetas eslovenos contemporáneos* (Madrid, LAR, 1988) ou la version en espagnol des poésies du grand poète slovène France Preseren (*Cantos*, Kranj, 2003 et Donostia-San Sebastián, 2006). Il a aussi publié en italien et en espagnol à l'usage des publics serbes et slovènes deux histoires et anthologies de la littérature hispano-américaine (Belgrade, 1980 et Ljubljana, 1985). Enfin, il est l'auteur d'une surprenante étude comparatiste

36. Je pense à cette étonnante réflexion du critique canadien-français Jules Fournier qui affirmait (*Revue canadienne*, juillet 1906) : « La littérature dépend absolument de la critique. Là où il n'existe pas une véritable critique, vous cherchez en vain une littérature. »

37. *Un mitteleuropeo d'oltreoceano Studi su Juan Octavio Prenz* (coord. Sergia Adamo e Gianni Ferracuti), Università di Trieste, EUT, 2020, 210 p.

38. Nous avons rendu compte de son étude sur le dramaturge espagnol Bartolomé Torres Naharro dans *Iberica VI (RLC, 2/2010, p. 213)*.

entre deux figures épiques, Le Cid et Kraljevic Marko (*El Cid y Kraljevic Marko : una primera aproximación*, Madrid, LAR, 1984).

D'une large quinzaine de recueils de poésies en espagnol, je retiens un titre dans le style parodique et discrètement farfelu qu'il a su cultiver aussi en prose, *La Santa Pinta de la Niña María* (1992) pour lequel il a reçu le prix Casa de las Américas. Dans ses nouvelles/*cuENTOS* et dans ses trois romans à l'allure vagabonde, Juan Octavio a su manier l'art de la brièveté, une forme de littérature « épigrammatique », pour reprendre son mot, dans laquelle la marque de Borges est évidente. Peut-être une tendance au grotesque, comme l'a noté Gianni Ferracuti, un art de « l'espièglerie linguistique », expression de son autre fille, Betina Lilian, traductrice. Le conteur, le romancier ont été évoqués par Blas Matamoro qui fut longtemps directeur des *Cuadernos Hispanoamericanos*, mais aussi par Giuseppe Grilli, Professeur à Roma III. L'humour de Juan Octavio, l'amour des mots, l'homme qui traverse les frontières des pays et des genres littéraires, un certain goût pour le fantastique ont été évoqués, au milieu de souvenirs, par ses amis Gordana Cirjanic, Elvio Guagnini, Miran Kosuta, Ottavio Di Grazia, Paolo Quazzola, Marko Kravos, Omar Lara et D.-H. Pageaux.

La comparatiste Sergia Adamo et l'hispaniste Gianni Ferracuti ont rappelé l'implication de Juan Octavio dans le développement des études d'interculturalité, aux côtés de celle qui a été à l'initiative de ce cursus, Giovanna Trisolini ; de même, sa participation active à la revue qu'elle avait fondée, *Letterature di frontiera*³⁹. L'interculturalité de Prenz, selon Sergia Adamo, se traduit par la création d'espaces possibles d'échanges ; de plus, on ne parlera pas de thèmes, mais d'un mode ou de modes d'écriture : une poétique de l'interculturalité, une suite de variations sur des rencontres, entre les cultures sans doute, mais aussi entre individus, et plus encore, entre les langues, entre les mots, dans un dialogue fortuit, entre deux regards.

Gardons de Juan Octavio l'image du passant sur la Plaza Mayor de Madrid, saisie par le poète chilien Omar Lara, le fondateur de la revue *Trilce*, et qui a rejoint son ami l'été dernier⁴⁰ :

*Un parpadeo de ojos le niega
la entrada en la soledad
cuando el fin del espectáculo
es inminente.*

Daniel-Henri PAGEAUX

39. Voir notre compte rendu des n° 1 à 22 dans *RLC*, 1/2003, p. 120-122.

40. Un clin d'œil lui refuse/l'entrée dans la solitude/quand la fin du spectacle/est imminent.